



LE NICKEL EN NOUVELLE CALÉDONIE



LE NICKEL EN NOUVELLE CALÉDONIE



MINES ET USINES DE NOUVELLE-CALÉDONIE

- Usines
- Mines

De larges saignées rouges et béantes s'étirant parfois jusqu'à la mer marquent à jamais la silhouette imposante des montagnes calédoniennes, comme autant de stigmates de cette épopée des temps passés et à venir...

Le nickel coule de la chaîne et des massifs, il coule aussi dans les veines des Calédoniens et fait battre leur cœur. Il fait partie de leur vie, de leur histoire et de leur destin...

Hier, au cœur d'une véritable et frénétique ruée vers l'or, en partie à l'origine de notre diversité culturelle, « l'or vert » a toujours été un élément essentiel de la santé économique de la Nouvelle-Calédonie.

Il est surtout la clef du « rééquilibrage » et du partage des richesses issus des Accords de Matignon puis de Nouméa et porte en lui les précieux ferments du destin commun.

Joël Viratelle
Directeur de la Maison de la Nouvelle-Calédonie



© Eric Dell'Erba

Profondément inscrit dans le paysage et ancré dans le cœur des Calédoniens, le nickel est beaucoup plus qu'un minéral. Quelques-unes des plus belles pages de l'histoire du pays ont été écrites sous son influence. À la sueur de leur front, les ouvriers ont arraché au sous-sol son **précieux trésor** et construit, en bord de mer et à flancs de montagnes, des villages aujourd'hui désertés. Des mineurs audacieux ont bâti des fortunes et assis les fondements d'une industrie qui fait la réputation mondiale du territoire. Originaires des quatre coins du monde ils ont, ensemble, édifié une société pluriculturelle.

En ce début de **xxi^e** siècle, le roi Nick a étendu son emprise à tout l'archipel, à la ville comme en brousse. Plus que jamais, il fait rêver le « Caillou ». Espoirs de développement, mais aussi d'une autonomie fondée sur des richesses naturelles partagées entre tous.

◆ RESSOURCES OU RÉSERVES ?

Les ressources minérales désignent les tonnages et les teneurs calculés par des géologues à partir de données géoscientifiques. Ces ressources sont mesurées grâce aux travaux d'exploration et de sondages.

Les réserves minières sont constituées d'amas minéralisés jugés exploitables tant au niveau technique qu'économique. La Nouvelle-Calédonie possède environ 25 % des ressources mondiales de nickel, mais elle ne détient que 9 % des réserves planétaires, au même niveau que l'Indonésie et l'Afrique du Sud.

**Massif du Koniambo
et lagon calédonien.
Du haut de la mine, la vue
sur le lagon est spectaculaire.**

© Xstrata / SMSP



UN PEU D'HISTOIRE

◆ **NAISSANCE D'UN PAYS MINIER**

L'histoire de la Nouvelle-Calédonie se confond avec celle du nickel. Lorsqu'il découvre, en 1774, cette terre qui lui rappelle son Écosse natale, **James Cook** pressent déjà la présence de richesses souterraines. L'un des membres de son expédition, John Foster, sait qu'Axel Frederik Cronstedt a trouvé, trois ans auparavant en Suède, un sulfure de nickel. Il observe le sol et note, dans son carnet de voyage, que « l'île recèle les veines métalliques les plus riches ». Mais ce n'est qu'en 1864 que l'ingénieur **Jules Garnier** repère véritablement du silicate de nickel dans le sud-ouest de la Grande Terre.



Exploitation minière de Voh entre les deux guerres.
© Musée de la ville de Nouméa

Nouméa, vue des Hauts-Fourmeaux, 1925.
© Musée de la ville de Nouméa



L'exploitation des premiers filons se fait au pic ou à la pince. Les ouvriers cassent au marteau les morceaux de roches, dont ils ne récupèrent que les parties les plus riches. Ils trient à la main les échantillons les plus intéressants, qui sont transportés à dos d'homme ou à cheval. En attendant l'installation progressive d'outils mécaniques, des systèmes de va-et-vient par

CI-CONTRE :
Les gisements sont décapés au pic ou à la pioche.
© Musée de la ville de Nouméa

JULES GARNIER

1839-1904

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Mines, Jules Garnier est chargé par le ministère de la Marine et des Colonies d'une mission d'exploration afin de déterminer la nature des sols et les diverses formations géologiques de la Nouvelle-Calédonie.

Il arrive à Port-de-France (Nouméa) le 11 décembre 1863. Il n'a alors que 24 ans. À Paris, il se dit que la Nouvelle-Calédonie regorge de charbon... On y a même trouvé de l'or!

Le 24 septembre 1864, en remontant le cours de la rivière Dumbéa, il ramasse « un caillou d'une matière verte ressemblant à du lichen durci et collé à la surface. Nickel ? » écrit-il sur son carnet. Pour en déterminer la nature, il en envoie des échantillons à Paris, à Sydney et aux États-Unis. Les scientifiques décident alors d'attribuer à ce silicate de nickel le nom de son inventeur : la garniériste. « Le nickel est si abondant dans les roches serpentineuses que l'on doit espérer en trouver un jour un gisement exploitable », affirme Jules Garnier dans le *Bulletin de l'Industrie minière*. L'acte de naissance officiel du minerai de nickel calédonien est signé le 19 juin 1876 à l'Académie des sciences de Paris. Trois ans auparavant, le colon Pierre Coste a prouvé l'existence d'un gisement exploitable, au Mont-Dore. À 20 km de Nouméa, le sous-sol contient 14 % de nickel ! Un vent de folie souffle sur la Nouvelle-Calédonie : un pays minier est né.



Jules Garnier,
dessin de A. de Neuville
d'après une photographie.
© Musée de la ville de Nouméa

câbles à deux bennes, des wagonnets ou des convoyeurs à bandes conduisent le minerai sur des minéraliers à voile. Les premières locomotives à vapeur du pays servent d'ailleurs à l'exploitation du minerai. Jusqu'en 1877, il n'existe pas de métallurgie spécifique pour ces minerais oxydés, mal valorisés dans les usines d'Amérique, d'Europe ou d'Australie. Mais les ingénieurs ne baissent pas les bras et, le 10 décembre 1877, la **première fonderie** de nickel du territoire est inaugurée à la Pointe Chaleix, à Nouméa.

❖ PÉNURIE DE MAIN-D'ŒUVRE

Pour assurer l'exploitation des mines, les propriétaires ont besoin d'une main d'œuvre qui n'existe pas en Nouvelle-Calédonie. Les colons français sont trop rares, ou trop chers, pour une activité qui nécessite de nombreux bras. Quant aux Kanak, ils déplorent cette exploitation du sous-sol, l'une des demeures des ancêtres, et sont encore peu intéressés par les paiements en numéraire. Il faut donc en chercher

CI-CONTRE :
Les travailleurs engagés
asiatiques des colonies
françaises contribuent à
l'exploitation des mines.
© Musée de la ville de Nouméa
coll. Georges Viale, MVDN





à l'extérieur du pays. Pendant un siècle, des **milliers d'ouvriers** venus d'Asie, d'Europe et de Polynésie sont employés sur les mines. Les forçats, prêtés par l'administration pénitentiaire, puis les engagés volontaires d'Asie, permettent aux sociétés minières de se développer. La colonie comptera jusqu'à 14 535 engagés asiatiques en 1923, c'est-à-dire trois mineurs sur quatre, qui vivent dans des conditions extrêmement pénibles. Ce n'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en 1946, que disparaissent tous les contrats d'engagés. La mécanisation de l'exploitation permet de diminuer le nombre des mineurs tout en augmentant la production.

Par les importants mouvements migratoires qu'elle a engendrés, l'industrie minière est en grande partie à l'origine de la riche diversité ethnique de la population calédonienne.



DES IMMIGRÉS POUR LES MINES

1867

Arrivée des premiers Néo-Hébridais.

1878-1903

Contrats de chair humaine, main d'œuvre pénitentiaire.

1891

Premier convoi d'engagés tonkinois (768 condamnés et volontaires).

1892

Arrivée à Thio des premiers ouvriers japonais. Ceux-ci sont des engagés libres. Ils seront plus de 5 000 en 1919.

1896

Le vapeur *Saint Louis* débarque les premiers Javanais. Destinés aux plantations de café et de coton, ils rejoignent la mine en 1903.

1946

Fin de tous les contrats d'indigènes d'autres colonies.

1947 / 51

La construction des infrastructures modernes de la Nouvelle-Calédonie (barrage de Yaté, ponts de la côte Est, routes, etc.) attire une vague d'émigration, surtout des Polynésiens (Tahiti, Wallis et Futuna) et certains Européens (Italiens, Yougoslaves, Tchèques).

1969-1972

Boum du nickel, arrivée de 35 000 immigrants, pour la plupart métropolitains.

2006 / 2008

Quelque 4 000 techniciens philippins, munis de contrats à durée déterminée, viennent en Nouvelle-Calédonie pour construire l'usine de Goro Nickel.

Campement de mineurs de Monéo.

© Musée de la ville de Nouméa

Tiebaghi, octobre 1943.

© Archives de la Nouvelle-Calédonie

CI-CONTRE :

Le Transbordeur, Thio, mise en tas du minerai.

© Musée de la ville de Nouméa

❖ QUAND LE NICKEL FAIT BOOM

Depuis le XIX^e siècle, le nickel fait et défait les fortunes calédoniennes. La découverte de « l'or vert » déclenche dès 1875 une véritable ruée sur le minerai.

De nombreux colons abandonnent leur exploitation agricole pour se lancer à la découverte de nouveaux gisements. À cette époque, on compte déjà 68 concessions minières et 47 sont en instance d'attribution. La plupart de ces pionniers échoueront faute de moyens, mais certains marqueront l'histoire de leur empreinte.

L'entrepreneur **John Higginson** (1839-1905) utilise la fortune faite dans le commerce pour financer les mines et l'usine électrométallurgique de Tao, qui voit le jour cinq ans après sa mort. **Louis Ballande** (1817-1882) fonde la société du Chalandage pour drainer la production minière vers les quais de Nouméa. En 1909, le groupe familial, originaire de Bordeaux, crée la Société des Hauts Fourneaux qui construit sa propre fonderie à Nouméa.



Inauguration et bénédiction
des Hauts Fourneaux,
le 10 juillet 1910.
© Musée de la ville de Nouméa

Lucien Bernheim (1856-1917), originaire d'Alsace, découvre le gisement du Kopeto. Il fonde en 1902 la société Le Chrome, qui exploite le gisement de Tiébaghi, et fait don à la ville de Nouméa de 100 000 francs pour la création d'une bibliothèque.

Henri Lafleur (1902-1974) s'intéresse au chrome avant de se constituer un puissant domaine composé de sept centres miniers.

Il devient sénateur de la Nouvelle-Calédonie en 1947.

❖ LES FOLLES ANNÉES SOIXANTE

Entre 1963 et 1972, la Nouvelle-Calédonie connaît une prospérité exceptionnelle liée à l'explosion de la demande en nickel due à une forte croissance économique des pays industrialisés et à la guerre du Vietnam. Une grève de quatre mois chez le Canadien Inco, deuxième producteur mondial, place la Nouvelle-Calédonie sur le devant de la scène. Le Japon et les États-Unis sont ses premiers clients et, entre 1965 et 1971, la production passe de 2,5 à **7,7 millions de tonnes** de minerai. Mais dès 1972, les cours du nickel s'effondrent. En un an, la production des petits mineurs est divisée par deux. L'année suivante, le choc pétrolier, la dévaluation du dollar et la concurrence des Philippines et de l'Indonésie mettent un terme à des années de folle prospérité. Le boom a entraîné de profonds bouleversements dans le pays.



Des wagonnets transportent le minerai jusqu'au va-et-vient qui les conduit en bord de mer.
© Musée de la ville de Nouméa

Quelque **35 000 immigrants** sont venus sur le territoire. Certains sont repartis, mais la plupart font souche. En raison d'une appréhension différente du travail et d'un manque de formation, tous les Kanaks n'ont pas toujours profité du boom comme les Européens.

UNE ÎLE MÉTALLIFÈRE

❖ DEUX TYPES DE MINÉRAIS POUR DEUX TECHNOLOGIES

Le nickel est présent dans les **minerais sulfurés**, qui représentent 20 % des réserves mondiales et sont exploités en mines souterraines, et les **minerais oxydés**, que l'on trouve en Nouvelle-Calédonie, mais aussi en Russie, en Amérique du Sud, en République dominicaine, à Cuba, en Indonésie, aux Philippines et en Australie. Les minerais oxydés sont exploités en carrières à ciel ouvert.

En Nouvelle-Calédonie, la **latérite** est une terre de couleur rouge brique résultant de l'altération d'une roche contenant du fer. Les latérites ont une faible teneur en nickel (moins de 2%), mais l'immensité de l'étendue des surfaces disponibles fait qu'elles sont considérées comme l'avenir de cette industrie.

Le nickel se présente, dans la roche, sous la forme de concentrations vertes, plus ou moins foncées.

© Eric dell'Erba



CI-CONTRE :
Mine Souza.
© Martial Dosdane

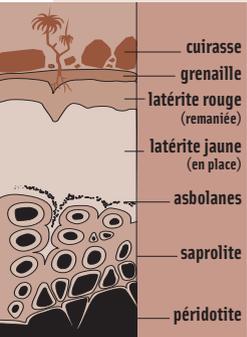
DOUBLE PAGE SUIVANTE :
150 ans d'exploitation minière ont laissé d'importantes cicatrices dans le sol calédonien.
© Xstrata / SMSP

Pour extraire le **nickel** et le **cobalt** des latérites, les industriels mettent en œuvre un procédé hydrométallurgique. Il s'agit d'un traitement chimique effectué dans un milieu à haute température et sous pression. L'attaque peut être réalisée à l'ammoniaque ou à l'acide sulfurique. L'usine de Goro Nickel fonctionne par lixiviation à l'acide sous pression.



Les saprolites, appelées **garniérites** en Nouvelle-Calédonie en hommage à l'ingénieur Jules Garnier qui en avait découvert une forme particulière, sont issues de la décomposition partielle de la roche-mère, la **péridotite**. Elles se trouvent sous les **latérites** et sont beaucoup plus riches en minerai (teneur comprise entre 2,5 et 3 %). Pour obtenir du nickel, le minerai est successivement broyé, pré-séché, calciné et réduit par fusion dans des fours électriques de grande puissance.

Profil type d'altération de péridotites



DU CHROME, DU COBALT, DU FER...

La Nouvelle-Calédonie est connue pour l'importance de ses ressources en nickel, mais avant de se focaliser sur le minerai vert, les prospecteurs ont trouvé de l'or, du cuivre, du chrome, du cobalt, du fer, du charbon et du manganèse. C'est dans l'extrême nord de la Grande Terre, à Pouébo, que l'on remarque pour la première fois, en 1863, de l'**or**. La plus importante découverte est faite en 1871, à quelques kilomètres de là, à Ouégoa. Le gisement de Fern Hill, exploité de 1871 à 1878, a produit 213 kilos d'or. Dans la vallée du Diahot, on découvre également, en 1873, du **cuivre** pour lequel ont été édifiées des unités de fusion à Pam, Dilah et Tao. Au total, la production de cuivre dans le Nord a atteint environ 9 000 tonnes métal. A l'aube du xx^e siècle, les prospecteurs mettent au jour des traces de **chrome** dans le sud, sur la côte Est, et surtout au nord de Koumac, à Tiébaghi.

La production débute, en 1902, à ciel ouvert, pour se poursuivre en mines souterraines et ne cesser qu'en 1990, à l'épuisement total du gisement. La mine de Tiébaghi a produit en tout 2,7 millions de tonnes de chromite très riche.

Le **cobalt**, utilisé pour les alliages et les aciers spéciaux, est associé au nickel dans les latérites des massifs miniers. Il a été exploité par les cobalteurs entre 1876 et 1910, puis de 1914 à 1925. Jusqu'en 1905, la Nouvelle-Calédonie a assuré la quasi-totalité de la production mondiale. Outre le nickel, l'usine hydrométallurgique de Goro extraira du cobalt, un sous-produit actuellement valorisé quatre fois plus que le nickel.



Camions en attente d'un chargement de minerai, Goro.
© Martial Dosdane

CI-CONTRE :
Mine de la région de Thio.
© Martial Dosdane



❖ LA SLN, UNE ENTREPRISE AU CŒUR DU PAYS

Nul ne peut ignorer, en entrant dans Nouméa, l'usine métallurgique de Doniambo dont les fours tournent jour et nuit. Son imposante silhouette illustre son poids dans l'économie locale. Longtemps seule unité industrielle du Caillou, **l'usine de Doniambo**, est le fleuron de la SLN, premier employeur privé et détenteur de 75 % de l'ensemble des réserves minières du territoire.



À l'aide du stacker, le minerai est stocké en tas.
© SLN

La scorie obtenue après fusion est refroidie sous un puissant jet d'eau de mer.

© Eric Aubry

L'histoire commence le 10 mai 1880 lorsque Jules Garnier, Henry Marbeau et John Higginson s'associent pour fonder la Société Le Nickel. À partir de la mine de Thio essentiellement, l'usine de la pointe Chaleix produit 4000 tonnes de mattes* de 1880 à 1885. À partir de 1891, suite aux crises du nickel et à la concurrence du minerai canadien, le minerai est exporté à l'état brut vers la France, le Royaume-Uni et l'Allemagne. La SLN expédie alors la totalité de sa production en Europe. La petite bourgade de Thio, sur la côte Est, devient son principal centre d'exploitation. Jusqu'en 1910, la société calédonienne est le premier producteur mondial de nickel.

* Produite par addition de soufre et élimination du fer, la matte de nickel est transformée en France à la raffinerie de Sandouville et donne un métal de très haute qualité.

En 1930, la SLN et la Société Ballande mettent en commun leurs exploitations et, pour rationaliser les productions, elles concentrent l'activité métallurgique sur un seul site : **Doniambo**. Après la Seconde Guerre mondiale, la SLN généralise la mécanisation des moyens d'exploitation, de triage et d'évacuation de minerai. Elle décide d'augmenter la production de son usine et construit un nouveau barrage pour les besoins de sa centrale électrique. En 1994, elle est intégrée dans le groupe **Eramet**, qui est privatisé en 1999. Un an plus tard, les trois provinces calédoniennes entrent dans le capital de la SLN, dont elles détiennent 34 %, et dans celui d'Eramet. La maîtrise du sous-sol prend forme.



Dans les fours rotatifs, le minerai subit une opération de fusion-réduction qui conduit à la production de ferro-nickel.

© Eric Aubry

UN ENFANT DE THIO RACONTE

Combien de dizaines de milliers de tonnes de minerai, par ces mains calleuses et ces corps parfois exténués, ont été extraites, remuées, brassées, expédiées ? Et combien de milliards ont-ils été recueillis, en espèces sonnantes et trébuchantes, manipulés, dépensés, gaspillés au prix de quelques poignées de riz, par des couples d'actionnaires en fracs et robes du soir, les mains propres et toujours nettes, l'esprit alerte et sans souci ?

**Georges Chatenay,
Itinéraire d'un enfant de Thio ou le défi calédonien,
éditions Globasia**

DOUBLE PAGE SUIVANTE :
L'usine de Doniambo.
© Martial Dosdane



À L'HEURE DE LA MONDIALISATION

L'entrée en activité des deux usines de transformation de nickel de classe mondiale, Goro Nickel dans le Sud (2010) et Koniambo dans le Nord (2014), ont bouleversé le paysage économique de la Nouvelle-Calédonie. La construction en Corée du Sud d'une usine pyrométallurgique, détenue à 51% par des capitaux calédoniens, a ouvert une nouvelle voie pour le minerai brut. La Nouvelle-Calédonie doit désormais s'inscrire dans un marché mondial des matières premières en pleine recomposition.



Chacune des deux usines métallurgiques du Nord et du Sud a une capacité nominale de production de 60 000 tonnes de nickel par an. La SLN a produit quelque 55 000 tonnes en 2014.

L'usine du Nord est implantée dans la région de Koné.
© KNS

❖ AU NORD ET AU SUD, DEUX NOUVELLES USINES

Les années 2000 ont redistribué la donne. Les Accords de Matignon (1988) ont permis l'entrée des indépendantistes kanak dans le monde très fermé des mineurs, celui de Nouméa (1998) dans le monde des métallurgistes. Jusqu'alors en situation de monopole, l'usine Doniambo de la SLN a été rejointe dans le sud par celle du Brésilien Vale et dans le nord par l'usine

Port de l'usine Doniambo de la SLN à Nouméa.
© Eric Aubry

de la SMSP et du Suisse Glencore.

Issue d'un partenariat entre la SMSP (51%) et l'aciériste Posco (49%), une autre usine calédonienne offshore d'une capacité de 54 000 tonnes annuelles est entrée en production en 2008 sur le site intégré de Gwangyang en Corée du Sud.

Reste aujourd'hui à l'ensemble des opérateurs à s'inscrire dans le marché mondial des matières premières, dont la physionomie a beaucoup évolué, notamment avec l'entrée en course de la Chine.

Tout comme l'installation de l'usine Doniambo à Nouméa avait, en son temps, suscité la construction de quartiers aujourd'hui très peuplés, l'implantation de l'usine du Nord a permis de développer considérablement la zone Voh-Koné-Pouembout (VKP), autrefois quasi désertique.



Grenaille, produit « fini », exporté à travers le monde par voie maritime.

© SLN

Vue partielle de la mine de Goro.

© Martial Dosdane

Conductrice de Camion à Poya, SMSP.

© Annette Lucas

Fait notable et inédit en Nouvelle-Calédonie, la SMSP a exigé, et obtenu de son partenaire, une participation de 51 % dans le capital de l'usine du Nord.

❖ À QUOI SERT LE NICKEL ?

L'essentiel de la production mondiale de nickel (60 %) intervient dans la fabrication d'**aciers inoxydables**, utilisés dans de nombreux secteurs de l'économie comme la chimie, les appareils ménagers (résistances électriques chauffantes), l'automobile ou bien encore le bâtiment et les alliages pour l'aéronautique.

Très peu utilisé à l'état pur, le nickel intervient dans la composition de quelque **3 000 alliages**. Les nouvelles technologies laissent espérer un bel avenir, notamment avec le développement des voitures électriques qui se rechargent au moyen de batteries nickel-cadmium. Le métal permet également de renforcer les caractéristiques de sécurité des pièces de monnaie. Il est utilisé à de très faibles concentrations (respectivement 11,3 % et 9,1 %) dans les pièces de un et deux euros.



Vue panoramique de l'usine de Goro Nickel.
© Goro Nickel

REVÉGÉTALISATION ET TOURISME,

UNE NOUVELLE VIE COMMENCE

La Nouvelle-Calédonie se caractérise par une **grande diversité botanique** et un niveau d'endémisme exceptionnel. À ce jour, on a recensé quelque 2 200 espèces végétales, dont un peu plus de 80 % sont endémiques aux terrains miniers. Cent vingt années d'exploitation minière à ciel ouvert ont laissé dans le paysage de larges plaies béantes et rougeâtres, détruisant la beauté des paysages, polluant les rivières, les captages et le lagon, multipliant les risques d'éboulement et de glissement de terrains. L'exploitation du minerai de nickel implique le décapage de centaines d'hectares de forêt et de savane. Longtemps considérée comme inhérente à l'activité minière, indispensable au développement, la **dégradation du milieu** n'a vraiment préoccupé les populations et les autorités qu'au début des années 1970, au sortir du boum du nickel.

Le premier essai connu de **revégétalisation sur mine** date de 1971. Depuis, les trois principales sociétés minières du pays ont développé leurs propres pépinières et engagé de vastes programmes destinés à **contrôler l'érosion**, reconstituer les paysages et restaurer la végétation initiale.

La pépinière de Goro Nickel a une capacité de production d'un million de plants à partir de graines récoltées dans le maquis minier.



Ancien warf de chargement de la mine de fer des Japonais à Goro.
© Annette Lucas

TIÉBAGHI REVIT POUR LES TOURISTES

Le petit village de Tiébaghi, haut perché dans la montagne, a connu des heures d'intense activité au cours de la première moitié du **xx^e** siècle. **Isolés** du reste de la Grande Terre, les ouvriers et leurs familles vivent à proximité de la plus grande et la plus riche mine de chrome au monde. On accède au village à pied ou à cheval, le matériel est acheminé en pièces détachées à dos de mulet. Sur place aucun confort, pas de distraction, à peine une dizaine de maisons pour loger les ingénieurs. Il faut patienter jusqu'en 1943 pour qu'une route soit ouverte jusqu'au pied du massif. Outre les bâtiments directement liés à la mine (ateliers de réparation, dock pour le matériel), on construit une école, une infirmerie, une boulangerie et même une chapelle vietnamienne.



Pépinière de Goro Nickel.
© Goro Nickel

Les espèces rares et fragiles des maquis miniers vont faire l'objet d'un plan de sauvegarde.
© Eric Dell'Erba



Tiébaghi a compté jusqu'à 2 000 habitants avant que le sous-sol ne s'épuise et que l'essentiel du village soit fermé en 1964. L'Association pour la sauvegarde du patrimoine minier et historique du Nord Calédonien (ASPHNC) s'est mobilisée pour **faire revivre** une partie du village, classé patrimoine calédonien en 2001. L'ancien dispensaire est devenu musée, la chapelle vietnamienne, la centrale électrique et la boulangerie ont été restaurées. Il est désormais possible de visiter le site et certaines installations techniques de la mine. Pour tous renseignements, contacter l'ASPHNC au (687) 42 49 13.

✦ POUR EN SAVOIR PLUS

Collectif, ***La Mine en Nouvelle-Calédonie***,
sous la direction de BENCIVENGO Y.,
coll. 101 mots, Éditions Île de Lumière,
Nouméa

ESTOURNÈS J.-M., ***Le Nickel***,
coll. Découvertes calédoniennes,
Éditions Planète Mémo, Nouméa

CHATENAY G., ***Itinéraire d'un enfant de Thio
ou le Défi calédonien***,
Éditions Globasia

***Pour une histoire des mines de Nouvelle-
Calédonie. Deux Documents historiques***,
Société d'études historiques
de Nouvelle-Calédonie, n° 56

Collectif, ***Du caillou au nickel, contribution
à l'archéologie industrielle de la province Sud***,
sous la direction de ANGLEVIEL F.,
Centre de Documentation Pédagogique,
collection Université

CHEVALIER L., ***Terre de fer et de jade.
De la baie du Prony ... à l'île Ouen***,
Éditions du Cagou, 1996

PITOISET A., ***Le nickel, une passion
calédonienne***,
Éditions Rayon Vert, 2015

© Maison de la Nouvelle-Calédonie, 2016

Directeur de la publication :
Joël Viratelle, Directeur
de la Maison de la Nouvelle-Calédonie à Paris

Coordination éditoriale : Horizon Pacifique
Conception graphique : atalante-paris.fr
Imprimé en France

LE NICKEL EN NOUVELLE-CALÉDONIE

- ❖ UN PEU D'HISTOIRE
- ❖ UNE ÎLE MÉTALLIFÈRE
- ❖ À L'HEURE DE LA MONDIALISATION
- ❖ REVÉGÉTALISATION ET TOURISME
- ❖ POUR EN SAVOIR PLUS

ANNE PITOISET est journaliste. Spécialiste des questions d'économie et des matières premières, elle suit depuis 2000 les bouleversements socioculturels induits par les projets métallurgiques en cours dans l'archipel. Elle est notamment l'auteure du livre *Nouvelle-Calédonie, Horizons pacifiques*, publié aux éditions Autrement, du guide *Nouvelle-Calédonie Aujourd'hui* publié aux éditions du Jaguar et co-auteure avec Claudine Wéry de *Mystère Dang* et de *Karembou, un champion kanak*, biographies publiées aux éditions le Rayon Vert. Avec Laurent Cibien elle a réalisé, en 2009, un documentaire intitulé *Sous le vent de l'usine* et, en 2013, *Nickel, le trésor des Kanak*. En 2015, elle publie *Le nickel, une passion calédonienne* au Rayon Vert.



Maison de
la Nouvelle-Calédonie
4 bis rue de Ventadour
75 001 Paris
01 42 86 70 00
www.mncparis.fr